

Date: 29.11.2011

L'EXPRESS

Feuille d'avis de Neuchâtel

L'Express
2001 Neuchâtel
032/ 723 53 01
www.lexpress.ch

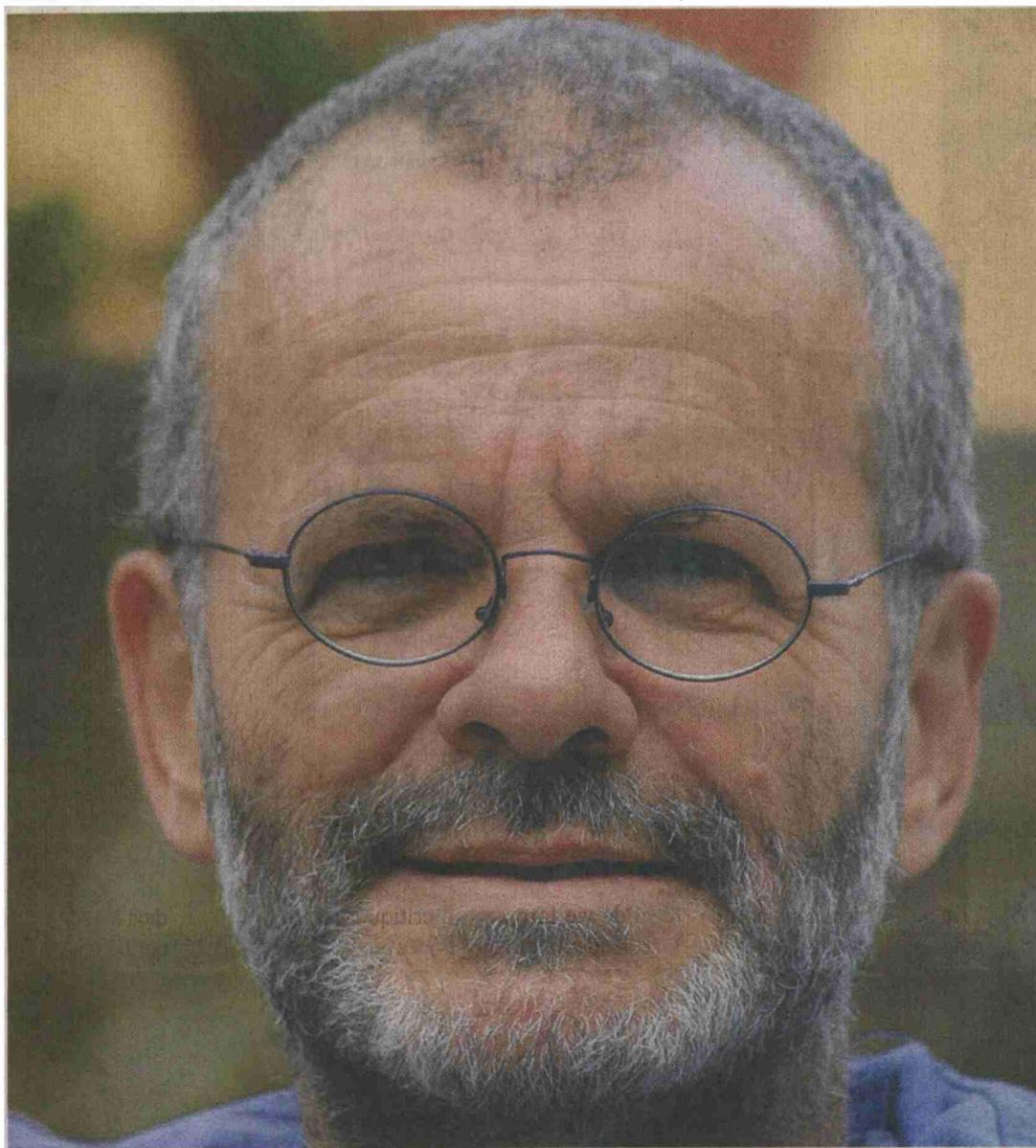
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 21'091
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 843.13
N° d'abonnement: 1084413
Page: 16
Surface: 58'211 mm²

ROMAN Olivier Sillig, écrivain et cinéaste vaudois, signe une fable sur la guerre où un jeune déserteur adopte un bébé. A la fois triste et optimiste.

Le fabuleux destin de Skoda



En une centaine de pages, dans une écriture concise, Olivier Sillig décrit la guerre, les sacrifices, la beauté et la fragilité de la vie. JULIEN RICHETTI



LAURENCE DE COULON

Stjepan reprend conscience. Autour de lui, le chaos. Ses camarades, soldats eux aussi, ont été fauchés par un obus, ainsi que tous les occupants d'une voiture, certainement des civils qui fuyaient. Seul un bébé a survécu. Stjepan hésite, puis le prend dans les bras et le baptise Skoda, s'engageant alors à prendre la responsabilité d'un nourrisson dont il ne sait rien. Ainsi commence «Skoda», le court roman d'Olivier Sillig. Avec des phrases simples et justes, l'auteur décrit un monde violent sans perdre espoir.

Comment vous est venue l'idée d'écrire «Skoda»?

Il y a plusieurs choses. Dans les années 80, autour de la mort de Tito, j'ai lu un article qui disait que la Yougoslavie allait péter, mais pas tout de suite, parce que les différentes parties n'avaient pas encore les armes nécessaires pour se faire la guerre. Puis la France, la Suisse, l'Allemagne, la Russie, les Etats-Unis, etc., se sont dépêchés de leur livrer des armes. Donc on a une grande responsabilité. Et mon père disait qu'on avait de la chance en Europe parce qu'on n'était pas en guerre, alors qu'au même moment il y avait un conflit en ex-Yougoslavie. Ça me fâchait beaucoup. Voilà une des raisons, mais quand j'écris, il y a beaucoup de choses qui sortent, et je m'en rends compte plus tard. Toute une partie de mes histoires m'échappe et c'est très bien comme ça.

Vous dites que c'est le conflit en ex-Yougoslavie qui a inspiré ce livre, et d'ailleurs à la lecture on y pense beaucoup, ne serait-ce

qu'à cause de la sonorité des prénoms, mais vous ne nommez jamais le pays. Pourquoi?

J'ai une réponse inavouable: par paresse. Si j'indique le nom du pays, je dois être plus précis dans mes descriptions, mais je n'étais jamais allé en Yougoslavie avant d'écrire ce livre. Pourtant j'ai déjà tourné un film sur l'Afrique... dans le Gros-de-Vaud, et ça n'a dérangé personne. Je dirais que rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Si je ferme les yeux, je peux m'imaginer partout. Je ne donne pas de noms de lieux précis dans la plupart de mes romans. J'aime bien ça, cela les rend plus universels.

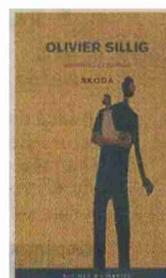
Dans «Skoda», on ne se trouve jamais au milieu d'une bataille, pourtant la guerre menace à tout moment de faire une intrusion violente dans la vie des personnages. Est-ce ainsi que vous voyez la guerre?

C'est mon sentiment sur la guerre, mais je ne la connais pas de près. Je viens de lire «Le Sergent dans la neige» de Mario Rigoni Stern. C'est le témoignage d'un Italien en Ukraine pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est fou comme il ne se passe rien. Sauf à la fin, il y a une grosse bataille. C'est le cas de beaucoup de guerres. Mon père a fait du ski en Hongrie en 1943. Quand j'ai appris ça, j'ai été renversé. Il faut croire que même en 1943 en Europe, la guerre n'était pas un chantier permanent. Il me semble que la Yougoslavie n'a pas eu de grandes batailles non plus. Il y a eu des massacres, un siège, mais pas de grandes batailles. Je connais mieux le XVIIIe siècle, et là, il pouvait y avoir 30 000 morts

lors d'un seul affrontement. Donc c'était spectaculaire sur le lieu même du combat. Mais à un ou deux kilomètres de là, les gens pouvaient ne pas savoir qu'il y avait eu une bataille. Je parle souvent de guerre dans mes livres, et plutôt de prison dans mes courts métrages. Mais mes courts métrages sont gentils et jolis, du genre «ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants», alors que mes romans horrifient les gens, sauf celui-là.

La relation entre Stjepan et le bébé qu'il adopte est au cœur de votre roman. Quelle est votre relation à la paternité?

Depuis l'écriture du manuscrit en 2001, je suis devenu deux fois grand-père. Une fois en 2009, et la deuxième fois en 2011. Donc aujourd'hui cet aspect de mon livre est le plus important pour moi: le côté maternel de Stjepan me touche. Ma propre paternité est une chose qui m'a beaucoup ému, émerveillé surtout. Mes filles ont maintenant 31 et 33 ans, et je n'ai jamais eu de problèmes. Dans ma vie, ça a été la chose la plus facile. Et avec leur mère, on était de bons parents, même si dans notre couple on était moins doués. Je pense que Stjepan me ressemble. ●



«Skoda», Olivier Sillig, Ed. Buchet-Chastel, 112 p. Fr. 18.50